

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 45 (1907)
Heft: 8

Artikel: La logique
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-204058>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

[Mais c'est clair ! — M. et Mme *** donnent un grand bal. Ils ont deux filles à marier. Plus de cinquante invitations sont lancées.

[— Mais, remarque monsieur en parcourant la liste des invités, je n'y vois pas nos amis ?

— Naturellement, réplique madame, puisque nous donnons un bal pour faire des connaissances, ce n'est pas la peine d'inviter les gens que nous connaissons déjà.

Tant pis ! — M. *** n'est plus très jeune, mais il a encore le pied léger et il raffole de la danse.

Au bal, chez un de ses amis, il va inviter pour la prochaine valse une ravissante personne, toute jeune encore, presqu'une enfant.

— Désolée, monsieur, répond-elle, je ne danse ce soir qu'avec mon mari.

— Comment, *mademoiselle*, vous êtes mariée ?

Deux conférences de Samuel Cornut.

A PRÈS Philippe Godet, Samuel Cornut. Au commencement de mars, M. Samuel Cornut fera, au Palais de Rumine, sous les auspices du comité de l'Association Juste Olivier, deux conférences où il traitera spécialement des « idées morales » de notre poète national. Ce côté du caractère d'Olivier devait tout naturellement séduire Samuel Cornut et personne ne peut en parler avec plus de profondeur et de cœur. Voici le sommaire des deux conférences :

Première conférence : Juste Olivier jusqu'en 1845. — Traits de caractère du jeune Olivier qui annoncent le caractère de sa poésie. Son poème sur le « Canton de Vaud » qui fait date dans notre histoire. Examen rapide des idées morales des « Deux voix ». Les « Chansons lointaines » : la note philosophique et la note religieuse. Le caractère distinctif de la foi religieuse d'Olivier, tel qu'il ressort de ses premières poésies, de certaines pages du « Canton de Vaud » (ouvrage historique), de certaines lettres et du personnage du « Reclus », dans « Luze Léonard » (écrit avant 1845).

Seconde conférence : Juste Olivier depuis 1845. — Comment il envisage la révolution vaudoise. C'est la banque, route de toutes ses espérances et de sa mission poétique. Il est déraciné. Olivier à Paris. Sa position matérielle et morale dans la grande ville. La hantise de la mort devant la note habituelle de sa poésie. Analyse et citations d'« Hélène », de « Donald ». En quoi ces œuvres sont remarquables comme conception ; en quoi elles péchent par l'exécution. Certaines chansons du soir. — Second coup de foudre : 1870. Olivier en Suisse, où il a « froid ». « Jean Wyssaupt », qui est une grande œuvre sur tous les points, sauf un seul et capital. Les derniers jours d'Olivier ; son religieux « silence » devant la mort. — Conclusion.

On fin lulu.

Po fin, Dzebiet étai fin. Quemet lè dzein de sant : « Pe fin que lì vaut plie rein po drobllira ». L'étai oncora pe crapin que fin. Ne s'étai pas oncora mariâ, c'ne voulâve pas la quinna que sâi, mâ onna balla lurenâ, retse : « Quand sant retse san tote balle, que desâi, d'ailleu lè pet d'onna retse cheintant pas plie mau que elliau d'onna pouâra ». N'ein trovâve min de prau retse pè son Velâ et s'et met adan à corattâ dein lè velâdzô vesin po ein dérotâ iena que sâi à sa potta po la mounia et qu'ausse oquie à preteindre. Quand i'en frequeintâve iena, lâi démandâve po quemainci guïero lâi avâi de vafse pè l'êtrâblio tsf leu et s'ein avâi pas prau... fâtrâve la clliâ su la corniche.

On coup, l'free l'abbay de Rieu-ai-Renâille. Mon Dzebiet lâi ire z' po dansi se dâi iâdzô ein trovâve iena que l'ausse prau pedance à l'ottô. Justameint reluquâve onna fémalla que vayâi po lo premâ iadzo. L'étai onna galêza pernetta, allurâë, boune djoûte, que ma fâi ne risquâve pas de veindre dâi chêton po cein que tâlè dzouveno sè la terivant. Dzebiet châote tant que dè coûte lâi et l'invite po fêre 'na danse, iô lè vaitce binstout, on-bré pè la rïta, l'autre pè la man, à verî onna mazourka que cein fasâi on rido biau par. Tandu que dansive, Dzebiet sè peinsâve in li-mâmo : « T'einlèvâi ! quemet mè

foudrâi-te fêre po lâi dèmandâ se l'ant dâi z'armaille pè l'ottô ? Mè géno on bocon de ellia fémalla, ma se n'a rein, diabe lo pas que vu la dansi pe grand temps ». Adan ie fâ état de se tenf lo nâ et ie dit à sa grachausa :

— Vo cheinte on bocon la bâosa !

La pernetta asse rodze qu'on nâ de carbatié sè dresse su sè z'erption, tot ein colére, et lâi fâ :

— Quâis-vo, dzanliâo, avoué voutra bâosa ! Pu pas cheintre mau la bâosa du que, tsi no, on n'ârye rein qu'onna tchâvra !

Sti coup, Dzebiet ein savâi prau et la danse d'apri l'avâi chè onn' autra tsermalâire.

MARC A LOUIS.

Un coup de patte à la vanité.

Un jeune auteur que la modestie n'étoffe pas précisément avoue, dans une soirée, à la maîtresse de la maison, qu'il vient de publier un livre fortement pensé et d'un style net et alerte, vraiment français :

— Vous en avez peut-être déjà entendu parler ? Que vous en a-t-on dit ?

— Jusqu'ici on ne m'en a dit que du bien.

— Vous me rendez le plus heureux des morts, chère madame ! Et qui donc a pu vous en faire un si vif éloge ?

— Vous-même, monsieur.

Lausanne.

TENEZ, je compare Lausanne à mon grand-père. Je l'aime presque du même amour ; et, chaque fois que j'y reviens, sa vue évoque en moi ce double sentiment d'affection pour la ville où j'ai fait mes études et pour mon grand-père, dont je tiens beaucoup. Oh ! amour-propre !

Lausanne a des prétentions à la culture intellectuelle ; de fait, on y est instruit. Mais tout ce qui est science s'y revêt instantanément de pédantisme. Les professeurs lausannois, leurs femmes et leurs enfants, les magistrats et leurs familles, tout ce qui a quelque teinte d'instruction universitaire, y adopte un ton qui personnellement m'amuse beaucoup, fait de componction et d'une certaine élégance.

La physionomie de la ville participe des mêmes éléments. Le vieux Lausanne a une grâce légère et délicate : voyez l'église Saint-François, la maison bernoise, les constructions Renaissance de la rue de Bourg : c'est joli ; et voyez la lourde blancheur imposante, — genre allemand, — de la Poste, de la Banque cantonale, des villas de l'avenue de Rumine.

Tout ce qui s'écrit à Lausanne réunit les mêmes essences. Tout ce qui s'y potine (et les tentures des salons en entendent des mots méchants et des jugements peu bienveillants !) a une tendance à revêtir une forme plus ou moins littéraire, selon qu'il s'agit d'un salon de l'avenue de la Gare ou d'une fruiterie de la rue de l'Halle.

Remarquez encore le sourire du soleil entre les branches des arbres, et le pied et demi de boue attirant, enlizant, des rues.

Voyez le joyeux papillottement des casquettes blanches sur Saint-François, à midi, et les clairs visages des écolières ; regardez les dos ronds ou les pieds lourds, ou mieux, voilez-vous la face.

Mais, si quelqu'un exagère l'un des deux traits essentiels au détriment de l'autre, quel déchaînement de paroles ! Ou bien on sera accusé de snobisme ou de paysannerie. Gardons surtout un sage, oh ! très sage milieu. Ne tolérez aucun écart dans vos opinions ou dans vos croyances, car on vous montrera au doigt. On traite l'étranger par le mépris à Lausanne, parce que, tout simplement, il n'est pas comme nous. De quelle partie de l'Allemagne parlez-vous ? De Munich, de Dresde, de Tubingue, car

nombre de gens bien pensants y ont fait leurs études, et de Godesberg, parce que les jeunes filles de Lausanne y vont au pensionnat apprendre l'allemand et les belles manières. Encore, on blâme la vie légère de Munich, se déroulant à côté de la vie universitaire, et la vanité artistique de Dresde, et les coteaux se déroulants autour de Tubingue. Darmstadt, ville d'art moderne, Berlin nouveau, ville d'effervescence, sont inconnus. — Londres est un centre industriel et une ville de misère, pour la morale lausannoise. On connaît ici de l'Italie ce qu'on a vu dans son voyage de noces, et on n'en parle pas, pour ne pas découvrir des sentiments par trop intimes, et qui ne supportent pas l'analyse. Ceux qui vont à Paris n'en parlent guère que s'ils ont pâli sur les bouquins de la Bibliothèque nationale et taisent le reste. Voilà. Nous avons quelques missionnaires en Afrique, et quelques explorateurs dans le Jorat. Mais ces aventureux sortent des limites convenues ou par leur cœur trop grand ou par leur amour des exploits. Tartarin est universellement blâmé dans notre bonne ville.

Vous me demanderez, pour compléter cette rapide esquisse, en quoi consistent les préoccupations de nos bien-aimés lausannois. Premièrement, chacun gagne sa vie, les riches ayant été foulés par la vague montante des impôts sur le revenu ; ensuite, on entend de bons concerts, des pièces de théâtre plus ou moins drôles, des « revues ». On discute beaucoup, de la responsabilité des chefs politiques et des patrons, de la lutte contre l'absinthe, de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, de l'embellissement de la ville et, par-dessus tout, des faits et gestes du cher « prochain ».

Lausanne, le 12 février 1907.

L. RIVABOUX.

Devons-nous dire que nous ne voyons pas Lausanne du même œil que notre correspondant ou correspondante ?

(Réd.)

Une école de village au XVIII^e siècle.

Ou lit dans le registre de commune d'un petit village de La Côte, à la date du 7 janvier 1729, ce qui suit :

« La commune étant assemblée, le sieur Jean-Pierre s'étant présenté pour faire l'école, il a été reçu aux conditions suivantes : savoir que la commune lui fournira une chambre pour faire deux écoles par jour ; item, que chaque particulier lui payera, pour apprendre à lire, 7 sols de Genève par enfant et par mois et 10 sols pour ceux qui écriront. Il sera obligé de se faire payer des pères ou mères, la dite commune ne se chargeant d'autre chose que de la chambre ci-dessus.

« Après quoi on a convenu avec Abraham Pellan que pour loger le maître d'école et le berger, il leur fournira sa cuisine et son poêle (chambre), qu'il a eus de sa belle-mère. Il leur donnera en outre trois carreaux de jardin, le tout moyennant deux écus blancs par année payables par la commune ». M. H.

La logique.

Un brave habitant de la campagne est venu à la ville voir son fils, qu'il destine à quelque carrière dite libérale. Il l'emmène dîner au restaurant et le questionne sur ses études.

— Et aujourd'hui, lui demande-t-il, as-tu bien su tes leçons ?

— ... Faitement : le latin, le grec, la logique, ça roule comme une auto sur le Grand-Pont !

— La logique, qu'est-ce que c'est pour une science ?

— Je vais t'expliquer. Tu vois ces trois petites saucisses de Vienne que le garçon vient de

nous apporter : là où il y a trois saucisses, il y en a aussi deux ; or, deux et trois faisant cinq, nous avons donc cinq saucisses. Comprends-tu ?

— Oué, oué, je prends donc trois saucisses et je te laisse les deux autres.

Malades et médecins.

Les souvenirs du vieux médecin sont inépuisables :

Vous avez été malade. Une personne vous arrête dans la rue pour vous demander avec intérêt des nouvelles de votre santé. Une autre vous félicite sur la guérison de l'un de ses parents, sur l'habileté dont vous avez fait preuve. Vous lui êtes reconnaissant de ces bonnes paroles. Ne vous hâitez pas trop de l'en remercier : c'est un adroit acheminement à la demande de conseils gratuits.

— Je voulais aller chez vous, dira une autre personne, mais puisque je vous rencontre, je m'abstiendrai de vous déranger. Que faut-il faire pour un mal de tête, etc. ?

— Pardon, je suis pressé.

— Je vous accompagne.

— En vous interrogant à la hâte je m'exposerai à me tromper.

— Eh bien ! quand pourrai-je vous trouver ?

Vous indiquez une heure, mais gardez-vous, si vous êtes prié à ce moment d'aller voir un malade, de refuser pour attendre celui qui vous a parlé dans la rue. Vous pouvez parler dix contre un que personne ne viendra. On vous demandait des conseils sur la voie publique dans la pensée que vous ne les feriez pas payer.

Un malade vient vous demander ce qu'il vous doit.

— Comment allez-vous, maintenant, lui dites-vous ?

— Très bien.

Sa note est écrite. Alors, sûr que vous n'y inscrirez pas vos conseils du moment, il cesse d'être entièrement guéri et vous adresse une série de questions.

Enfin il s'élève. Vous croyez qu'il va vous payer. Nullement ; il attendra trois mois, six mois, un an, jusqu'à ce qu'éprouvant une nouvelle indisposition il aura, en vous soldant votre compte, l'occasion d'obtenir de vous de nouveaux conseils gratuits.

Il est des malades aisés qui jamais n'ont recours au même médecin plus de cinq ou six fois. Ils vont ensuite chez un autre. Pourquoi ? C'est qu'en multipliant ainsi le nombre de leurs médecins, ils parviennent à n'en payer jamais aucun.

Ils savent qu'un médecin tardera à réclamer des honoraires s'élèvant à une somme modique, qu'il répugnera surtout à recourir à l'intermédiaire de l'huisser.

Et encore ; si ces malades se bornaient à ne pas payer ; mais, afin de justifier la versatilité dont ils se garderaient d'avouer la véritable cause, ils se plaignent continuellement de leurs médecins précédents : Celui-ci les a tués par ses remèdes, celui-là n'ordonnait rien, etc., etc.

Et chez chaque nouveau médecin qu'ils consultent, ils ne cessent de médire de ses confrères.

Quand les ruses des malades, que j'ai décrites, et bien d'autres, sont l'œuvre de pauvres gens, le médecin sourit et s'y prête de gaieté de cœur ; mais lorsqu'elles proviennent de gens riches, il en garde souvenance.

Un campagnard ayant du bétail dans des écuries à lui, du foin dans ses granges, du blé dans ses greniers, vint très souvent me consulter pour une maladie grave. J'allai même cinq fois chez lui à six kilomètres de ma résidence et, dans les premiers jours, comme une domestique venant de sa part n'avait pas d'argent, je pris pour lui, chez le pharmacien, une boîte de pilules. L'automne venu, il m'envoya un lièvre et deux perdrix.

Cette même année une maladie me força de cesser l'exercice de la médecine. Je me reléguai dans une maison de campagne qui était située à peu de distance de chez lui. Je lui écrivis alors deux fois pour le prier de me payer ; il ne me répondit pas ; je le fis citer devant le juge de paix. Là, il déclara qu'il m'avait payé.

Le mercredi suivant, jour de foire à "", à dix heures du soir, je chassais aux papillons de nuit le long de la haie bordant un petit chemin, une charrière, qui mène à la ville, lorsque j'entendis des gens qui revenaient de la foire. J'entrai dans les terres et je me cachai, mettant ma lanterne sous les pans de mon paletot. C'était à la croisée de deux chemins. Mes gens attardés s'y arrêtèrent à mon grand déplaisir avant de se séparer.

— Et ton affaire avec le médecin, dit l'un d'eux, fermier dans ma maison et dont je reconnus la voix, tu ne nous en as rien dit ! A-t-elle fini comme tu voulais ? Est-ce vrai que tu l'as payé ?

— Il m'a donné une boîte de pilules et je lui ai envoyé un lièvre et deux perdrix. Ça ne les vaut-il pas ?

— Ma foi, dit un troisième que je reconnus aussi, j'aimerais mieux avaler le lièvre et les perdrix que les pilules.

Et tous les trois de rire à gorge déployée à mes dépens. Rira bien qui rira le dernier, pensais-je, et, aussitôt rentré, avant même de me mettre au lit, j'écrivis à mon agent d'affaires d'envoyer le lendemain à chacun de mes hommes, pour le vendredi qui suivait, une citation pour l'audience du juge de paix. Mon ordre partait par express au point du jour ; en même temps, une lettre envoyée par la poste prévenait le magistrat et lui apprenait, sans lui dire comment j'en avais été instruit, les paroles prononcées le mercredi précédent, à dix heures du soir, par mon honnête malade.

L'arrivée de cette citation intrigua fort celui-ci ; inquiet, il alla voir chacun de ses compagnons de route ; la citation qu'ils avaient également reçue n'était pas propre à dissiper son inquiétude. Ils lui assurèrent bien qu'ils n'avaient rien dit : néanmoins il se méfiait d'eux.

Se tenant sur le chemin de l'audience, il aborda le juge de paix et, au premier mot qu'il en obtint, il alla lui payer les quarante francs que je lui réclamais, plus vingt francs pour frais de citation, non sans maugréer contre ses compagnons, qui l'un et l'autre se défendaient d'avoir bavardé, tout en s'accusant mutuellement.

De Charybde en Scylla. — Moi, fait Patet à un de ses amis, j'ai mis quinze ans à obtenir de ma femme qu'elle renonce à son piano.

— Alors, te voilà parfaitement heureux ?

— C'est-à-dire que maintenant ce sont mes trois filles qui tapotent.

Toujours distract. — Le savant professeur Niollus, dont les pensées sont toujours ailleurs, est assis à table à côté d'une vieille fille qui s'efforce de le tirer de ses rêveries.

— Combien d'enfants avez-vous donc, monsieur ? lui demande-t-elle.

— Cinq... attendez... oui, cinq !... Et vous, mademoiselle ?

Il ne reste qu'à la percer !

Nous lisons dans le *Nouvelliste vaudois* du 13 septembre 1844 :

« GENÈVE. — Le percement du tunnel de la Faucille a été décidé. Lorsque cette importante construction aura été achevée, la malle-poste, ainsi que la messagerie de Genève à Paris passeront par la ville de St-Claude, ce qui abrègera le trajet de plusieurs lieues. »

Il ne reste qu'à la percer.

Devinettes.

Nous avons reçu 32 réponses justes du *métagramme* de samedi dernier. La prime est échue à M. Alfred Dony, Hôtel du Jura-Simplon, Cossonay-gare.

Voici la solution de ce métagramme, telle que nous la donne un de nos abonnés :

Par ce temps de bise *noire*,
Qu'il fait bon au coin du feu
Près de la vitre que *moire*
Un froid d'hiver rigoureux,
Il neige dru : c'est la *foire*
Des gros flocons cotonneux.
Rêvons : ou bien de la *Loire*
Qui coule sous d'autres ciels ?
Ou de la ville de *Coire*
Sise au pied des monts neigeux ?
Mais non, restons ici, *voire*,
Gardant le fauteuil mœlleux :
Le Vaudois rêve après *boire*
Puis aux jours calamiteux,
Pour sa soif garde une *poire*.
Eh ! peut-on souhaiter mieue ?

La Chaux-de-Fonds, Eug. BUFFAT.

Mot carré

Proposé par M. H.-L. B.

Célèbre conquérant romain,
Petit four ou chambre de bain,
Forme d'infinitif latin,
Sorte de petit brigantin ;
Enfin, pour clôturer l'histoire,
Un mot synonyme de gloire.

PRIME : Un volume, *Mélanges vaudois*, de L. Favrat. — Les réponses sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Un gros chagrin. — Pourquoi pleures-tu, Charlot ?

— Mon frère a des vacances, et moi pas.

— Pourquoi pas toi ?

Charlot, dans une nouvelle crise de larmes :

— Parce que je ne vais pas encore à l'école !

Ponctuel. — Où courez-vous, donc, père Jean ? On n'a pourtant pas mis le feu chez vous !

— Ne me retenez pas, s'il vous plaît, je suis déjà d'une demi-minute en retard : je vais à l'enterrement de mon patron, et vous savez si ce terrible homme est sévère sur le chapitre de la ponctualité !

La semaine-attractions.

Théâtre. — Dimanche 24 février : matinée à 24 h. Le grand succès, *La Voleuse d'enfants*, drame. Le soir, à 8 h., *Mademoiselle Josette, ma femme*, comédie de MM. P. Gavault et R. Charvay. *L'Extra*, vaudeville nouveau de M. P. Veber. — Mardi 26, *Le bon Juge*, vaudeville en 3 actes de M. A. Bisson. — Jeudi 28, *L'Ami Fritz*, pièce de Erckmann-Chatrian.

Le public est fidèle à notre directeur, qui le mérite à tous égards.

—

Kursaal. — A Bel-Air, *Fêtes seulement* tient toujours l'affiche et toujours avec le même succès. On ne se lasse pas de revoir les scènes anciennes et l'on ne voudrait pour rien au monde manquer une seule des scènes nouvelles qu'ajoute chaque semaine la direction. Celles qui ont paru hier, pour la première fois, ont été très applaudies.

L'image de la santé

et de la fraîcheur juvénile se trouve sur le visage de chaque enfant qui est nourri d'une façon normale et rationnelle. C'est contraire à la nature et à la raison de donner aux enfants du café, car celui-ci rend malade l'organisme délicat et en paralyse le développement. La boisson la meilleure et la plus bien-faisante pour les enfants de tout âge aussi bien que pour les adultes est, selon l'avis des médecins, le café de malt de Kathreiner. Il ne contient rien de nuisible, il a un goût agréable et il est nourrissant.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — *Imprimerie Guilloud-Howard.*

Am. FATIO, successeur.